

## Réminiscences et résilience

*L'écriture comme acte de mémoire dans Jacaranda de Gaël Faye*

## Reminiscences and Resilience

*Writing as an Act of Memory in Gaël Faye's Jacaranda*

**Karima Salima BRAHIM**

Auteur correspondant, Université de Tissemsilt (Algérie), [brahim.salima\\_univ-tissemsilt.dz@cuniv-tissemsilt.dz](mailto:brahim.salima_univ-tissemsilt.dz@cuniv-tissemsilt.dz)

**Fouzia BENAOUALI**

Université de Tissemsilt (Algérie), [benaouali.fouzia.cuniv.tissem@gmail.com](mailto:benaouali.fouzia.cuniv.tissem@gmail.com)

**Soumission : 11.04.2025 – Acceptation : 24.07.2025 – Publication : 25.07.2025**

**Résumé**— Le travail sur le roman *Jacaranda* de Gaël Faye examine l'utilisation de l'autofiction comme moyen de résilience et de prise de conscience face à l'histoire du Rwanda et du Burundi. À travers les expériences de divers personnages, notamment des rescapés et des génocidaires, Faye retrace les événements tragiques des années 1990, mettant en avant le personnage de Rosalie, gardienne de la mémoire.

Le parcours du protagoniste illustre les répercussions du passé sur les individus, même ceux n'ayant pas vécu ces événements directement. L'écriture apparaît comme un acte créatif qui permet d'engager un processus de mémoire, essentiel pour la compréhension de l'héritage traumatique.

En tant que mémorial, le roman explore la transmission intergénérationnelle de la mémoire. Malgré la charge émotionnelle des récits, l'œuvre de Faye permet une forme de réparation personnelle et collective, soulignant le rôle vital de l'écrivain dans la réhabilitation de la mémoire. En somme, cette démarche témoigne de la résilience humaine et de la nécessité d'affronter un passé douloureux pour éclairer l'avenir.

**Mots-clés** : *autofiction, résilience, mémoire, Rwanda, Burundi.*

**Abstract**— The work on the novel *Jacaranda* by Gaël Faye examines the use of autofiction as a means of resilience and awareness in the face of the history of Rwanda and Burundi. Through the experiences of various characters, including survivors and perpetrators, Faye retraces the tragic events of the 1990s, highlighting the character of Rosalie, the guardian of memory.

The protagonist's journey illustrates the repercussions of the past on individuals, even those who did not directly experience these events. Writing emerges as a creative act that engages a process of memory, essential for understanding the traumatic legacy.

As a memorial, the novel explores the intergenerational transmission of memory. Despite the emotional weight of the narratives, Faye's work

facilitates a form of personal and collective healing, emphasizing the vital role of the writer in the rehabilitation of memory. In summary, this approach reflects human resilience and the necessity of confronting a painful past to illuminate the future.

**Keywords:** *Autofiction, Resilience, Memory, Rwanda, Burundi.*

## Introduction

L'autofiction, en tant que genre littéraire, se distingue par sa capacité à mêler intimement le réel et la fiction, permettant ainsi aux auteurs d'explorer leur propre vécu tout en tissant des narrations qui transcendent la simple autobiographie. Ce terme, popularisé dans les années 1970, désigne une écriture où l'auteur s'inclut dans le récit, utilisant sa propre vie comme matériau narratif, tout en intégrant des éléments fictifs pour enrichir le propos. Les enjeux de l'autofiction sont multiples : non seulement elle soulève des questions sur la véracité du récit et la subjectivité de l'expérience, mais elle offre également un espace de réflexion sur des thèmes universels tels que la mémoire, l'identité et le traumatisme. Dans ce contexte, l'autofiction devient un vecteur puissant de résilience, permettant aux écrivains de revisiter leurs souffrances passées et de reconstruire leur identité à travers l'écriture.

Gaël Faye, figure emblématique de la littérature contemporaine francophone, incarne cette dynamique dans son roman *Jacaranda*, publié en 2016. Dans cette œuvre, Faye s'attache à dépeindre son enfance au Burundi, un pays dévasté par la guerre civile et les tensions ethniques. À travers une prose poétique et évocatrice, l'auteur évoque des souvenirs marqués par la violence et l'exil, tout en rendant hommage à la beauté de son pays natal. *Jacaranda* ne se limite pas à un simple récit autobiographique ; il s'impose comme un miroir des souffrances et des espoirs d'une génération confrontée aux ravages des conflits. En utilisant l'autofiction, Faye parvient à articuler une réflexion profonde sur les blessures laissées par l'histoire et leur impact sur l'identité personnelle et collective.

La problématique que cet article se propose d'explorer est la suivante :

— **comment *Jacaranda* utilise-t-il l'autofiction comme moyen de résilience et de prise de conscience ?**

En analysant les mécanismes narratifs et stylistiques déployés par Faye, il sera possible de comprendre comment l'écriture devient un outil de catharsis et de redéfinition de soi. Par ailleurs, cette étude mettra en lumière la manière dont l'œuvre de Faye interroge les enjeux sociopolitiques de son époque, tout en offrant une voix à ceux qui, comme lui, ont été marqués par les conflits armés. Ainsi, *Jacaranda* s'affirme comme une contribution significative à la littérature de l'exil, tout en posant un regard critique sur les réalités contemporaines du continent africain.

## 1. L'autofiction comme démarche littéraire

La distinction entre *autobiographie* et *autofiction* constitue un enjeu théorique majeur dans les études littéraires contemporaines. Si certains critiques, à l'instar de Lecarme et Lecarme-Tabone, considèrent l'autofiction comme une simple variante marginale de l'autobiographie, son émergence au XXe siècle, notamment à travers les travaux fondateurs de Serge Doubrovsky, marque pourtant l'avènement d'une catégorie narrative distincte. L'évolution conceptuelle du terme révèle une progressive sophistication théorique, dont le critère fondamental repose sur l'identité onomastique entre auteur, narrateur et personnage principal, associée à la désignation paratextuelle du texte comme roman.

Les recherches ultérieures, notamment celles de Philippe Gasparini (2008) ont permis d'établir un ensemble de caractéristiques distinctives. Celles-ci incluent notamment : la conservation de l'identité nominale entre auteur et narrateur-personnage, l'usage du sous-titre « roman », la primauté du récit, l'innovation formelle, une écriture visant l'expression immédiate, une reconfiguration temporelle (par sélection, stratification et fragmentation narrative), l'emploi récurrent du présent de narration, l'engagement à ne rapporter que des faits avérés, une pulsion révélatrice de vérité, et enfin des stratégies spécifiques de captation du lectorat. Ces éléments constitutifs dessinent les contours d'une catégorie générique nouvelle, à la croisée de l'autobiographie et de la fiction, dont la spécificité réside dans cette tension productive entre référentialité assumée et recreation littéraire.

L'autofiction se présente comme un genre littéraire hybride où le récit romanesque intègre des éléments biographiques véridiques, tout en recourant à des procédés narratifs innovants. Ce type d'écriture se caractérise par une narration au présent qui, tout en relatant des faits réels, opère une reconfiguration temporelle et langagière visant à exprimer l'instabilité identitaire. Comme le souligne Gasparini (2008), il s'agit d'un « *texte autobiographique et littéraire* » marqué par des traits d'oralité, d'innovation formelle et de fragmentation narrative, qui problématise délibérément le rapport entre expérience vécue et écriture.

L'évolution théorique du concept montre une extension progressive de sa définition initiale. Alors que Doubrovsky insistait sur l'identité onomastique entre auteur, narrateur et personnage, des théoriciens comme Gasparini et Colonna ont élargi le corpus en s'affranchissant de ce critère restrictif. Cette approche plus inclusive permet d'appréhender l'autofiction comme un dispositif post-analytique (Hubier, 2003) visant la recreation de soi par l'écriture, plutôt que comme un simple jeu narratif.

Dans *Jacaranda*, Gaël Faye exploite les caractéristiques de l'autofiction de manière particulièrement efficace, permettant à son récit de se déployer au niveau tant personnel que collectif. L'utilisation de la première personne est un élément central de cette démarche. En adoptant un point de vue subjectif, l'auteur crée une connexion intime entre lui-même et le lecteur. Cette perspective personnelle permet non seulement d'établir une voix authentique, mais aussi de plonger directement dans les émotions et les réflexions du narrateur. Le récit devient ainsi le reflet d'une expérience vécue, où les souvenirs d'enfance, les traumatismes et les espoirs s'entremêlent pour former une mosaïque complexe d'identité. La première personne confère à la narration une profondeur émotionnelle, rendant les scènes de violence, d'exil et de nostalgie d'autant plus poignantes. Le lecteur se retrouve immergé

dans l'esprit du protagoniste, partageant ses souffrances et ses luttes dans un cadre qui résonne avec des réalités historiques et sociopolitiques.

En parallèle, le mélange du réel et de la fiction constitue une autre caractéristique marquante de l'autofiction dans *Jacaranda*. Faye ne se contente pas de relater des événements de sa vie ; il les enrichit par des éléments fictifs qui servent à illustrer des vérités émotionnelles plus larges. Cette hybridation permet à l'auteur de transcender les simples faits pour explorer des thèmes universels tels que l'identité, la perte et la mémoire collective. Par exemple, en intégrant des personnages et des situations qui, bien que fictifs, s'inspirent de son vécu et de celui de son entourage, Faye parvient à créer un univers narratif riche et nuancé. Ce mélange ouvre également la voie à une réflexion sur la nature même de la mémoire, interrogeant ce qui est vrai et ce qui est construit dans le récit de son passé. En oscillant entre le personnel et l'imaginaire, Faye réussit à capturer la complexité de l'expérience humaine et à offrir une lecture à la fois intime et profondément résonante sur les conséquences des conflits et les enjeux identitaires.

## 2. Le génocide du Rwanda

Au début des années 1990, le paysage politique et ethnique au Rwanda et au Burundi se caractérise par des tensions croissantes, exacerbées par une série d'événements tragiques. En 1994, le président rwandais Juvénal Habyarimana, issu de l'ethnie hutu, se trouve confronté à une insurrection menée par le *Front Patriotique Rwandais* (FPR), un groupe rebelle majoritairement tutsi. La volonté de renverser le gouvernement par la force entraîne une réponse violente de l'armée rwandaise, qui s'engage dans une campagne d'extermination systématique des Tutsis, y compris ceux qui ne sont pas directement impliqués dans le conflit. Ce cycle de violence aboutit à une guerre civile dévastatrice, faisant près de 800 000 victimes en seulement trois mois.

Parallèlement, au Burundi, les tensions interethniques s'intensifient également. En 1993, le pays organise ses premières élections libres depuis son indépendance en 1962, qui voient la victoire de Melchior Ndadaye, un candidat hutu du Front pour la démocratie du Burundi (Frodebu). Cette victoire est mal vécue par les Tutsis, exacerbant les tensions ethniques. Le 21 octobre 1993, un coup d'État orchestré par une armée majoritairement tutsie aboutit à l'assassinat de Ndadaye et de plusieurs membres de son gouvernement. Ce coup d'État déclenche des représailles, avec des massacres de Tutsis par des Hutus, suivis de contre-attaques meurtrières de forces tutsies.

Un accord de paix en janvier 1994, supervisé par l'ONU, tente d'établir un équilibre du pouvoir entre Hutus et Tutsis, avec la nomination de Cyprien Ntaryamira, un Hutu, à la présidence et Anatole Kanyenkiko, un Tutsi, au poste de Premier ministre. Cependant, l'assassinat de Ntaryamira dans un attentat le 6 avril 1994 complique davantage le processus de paix. En conséquence, les violences ethniques se poursuivent, entraînant une nouvelle vague de massacres et d'exils, en particulier à Bujumbura, la capitale du Burundi. Les deux guérillas hutues intensifient leurs attaques contre les camps de réfugiés tutsis, tandis que les *Forces Armées Burundaises* (FAB) exercent des violences contre la population hutu civile.

Cette période tragique illustre non seulement l'impact dévastateur des rivalités ethniques en Afrique des Grands Lacs, mais aussi les difficultés persistantes d'un processus de paix durable dans un contexte marqué par l'instabilité politique et les rivalités historiques.

### 3. Résilience à travers l'écriture

Dans *Jacaranda*, de Gaël Faye, l'écriture se révèle comme un puissant vecteur de catharsis, permettant à l'auteur d'explorer des traumatismes personnels ainsi que des souvenirs douloureux liés à l'histoire rwandaise et burundaise. À travers une prose lyrique, Faye parvient à établir un lien significatif entre l'écriture et la guérison personnelle, offrant ainsi au lecteur une réflexion profonde sur le pouvoir des mots dans le processus de réconciliation avec soi-même.

#### 3.1. Exploration des traumatismes et des souvenirs douloureux

Dans *Jacaranda*, Faye évoque les souvenirs d'une enfance volée par la guerre et les conflits à travers sa relation avec sa mère dont il ne connaît presque rien, si ce n'est que c'est une femme discrète qui ne parle jamais de son pays, ni de son enfance. Dès les premières lignes, dès le premier chapitre, Milan le personnage principal répond comme malgré lui, comme si c'était enraciné en lui « — *La guerre* » pour justifier ses mauvais résultats scolaire, alors qu'il ne connaissait de la guerre, que les conflits intérieurs d'un enfant unique au sein d'une famille qui brille par son silence.

Il sait que sa mère est africaine, du Rwanda mais elle n'en parle jamais. Il ne sait rien d'elle, de son passé, de son enfance, de sa famille, jusque-là il croyait que sa mère n'avait aucune famille, ou du moins encore vivante, jusqu'à l'arrivée de Claude, un enfant tout droit venu du Rwanda, 10 ans et une plaie béante sur le crâne.

Le titre même, qui est une référence à l'arbre emblématique des régions tropicales, symbolise la beauté et la nature, mais il se heurte à l'horreur des souvenirs de violences interethniques et des pertes. Cet arbre dont nous découvrons le secret dans le chapitre 26, cachait en son sein, les corps des enfants d'Eusébie, une amie d'enfance de la mère de Milan. En effet, lors des massacres des Tutsi, les quatre enfants d'Eusébie ont été tués sauvagement par des Hutu, et la mère a décidé de les enterrer sous le *Jacaranda* et dont les noms sont gravés dessus : *Christelle, Christine, Christian et Christian*.

« Lors j'ai remarqué les inscriptions sur le tronc. Tout en haut, sur l'écorce, à côté du prénom de Rosalie, ceux de Christelle, Christiane, Christian et Christine. Apprendre que j'ai grandi dans la maison où ils ont été tués et où leurs corps sont restés trois mois... Ni ma mère, ni Rosalie ne me l'avaient dit. Pourtant c'est comme si je le ressentais. Je savais que cet arbre et cette maison contenaient un secret » (Faye, 2024, p. 912).

Faye utilise des images évocatrices pour décrire les effets du traumatisme sur la psyché humaine. Les souvenirs de l'enfance, mêlés à des scènes de violence et de désespoir, illustrent comment la guerre peut déchirer les vies et les communautés. Par exemple, les descriptions des scènes de guerre ou de désespoir, particulièrement lors des tribunaux populaires les « *Gacaca* » auxquels assistent Milan et Claude, que nous retrouvons dans le chapitre 14 :

« Il ne pouvait pas prendre l'« Jour de procès. Le tribunal gacaca se tenait dans une clairière à l'herbe grasse, plantée d'eucalyptus, [...] À droite, le banc des plaignants, sur lequel Claude était seul, concentré, les yeux fermés pour éviter le regard des deux prévenus qui lui font face. [...] Les juges étaient de simples citoyens, des habitants des collines environnantes élus par la population locale » (Faye, 2024, p. 445).

### 3.2. L'écriture comme vecteur de transmission mémorielle entre les générations

Dans *Jacaranda*, une œuvre à portée autofictionnelle où se mêlent réalité et fiction, le personnage principal, Milan, présente un récit qui explore les thèmes de l'écriture et de la mémoire intergénérationnelle. À travers son parcours, Milan relate des moments marquants de son enfance à Versailles, en France, ainsi que son premier voyage au Rwanda avec sa mère, qui marque le début de son installation dans ce pays. Les souvenirs d'étés passés chez ses deux grand-mères, l'une française et l'autre rwandaise, enrichissent son récit d'une dimension intime et multiculturelle.

En particulier, Milan évoque la figure de Rosalie, sa grand-mère rwandaise, dont il raconte la vie et les expériences. À travers les récits qu'elle lui transmet, il découvre son passé en tant qu'infirmière pendant la guerre, ce qui ouvre une fenêtre sur les horreurs et les luttes vécues durant cette période. De plus, Rosalie partage avec lui des histoires sur la vie de ses parents avant l'arrivée du colonisateur, permettant ainsi à Milan de mieux comprendre les racines historiques et culturelles de son héritage. Cette transmission intergénérationnelle de la mémoire permet à Milan de tisser un lien profond avec son passé, d'appréhender les complexités de son identité et de réfléchir sur les impacts durables du colonialisme et des conflits sur les générations successives. Ainsi, *Jacaranda* se révèle être une exploration riche et nuancée des dynamiques de mémoire, d'identité et d'appartenance.

Dans ce roman, l'auteur met en lumière la coexistence de multiples interprétations des mêmes événements tragiques, tout en soulignant l'opposition entre différents points de vue : ceux des victimes des génocides et des génocidaires, des Hutus et des Tutsis, des enfants et des adultes, ainsi que des rescapés et des familles des victimes. Ce contraste est particulièrement accentué par le narrateur, Milan, lors de ses observations des tribunaux populaires.

La position du narrateur est manifeste : il opte pour un retrait qui le rend « invisible ». Cette attitude est d'abord perceptible lors de sa première visite au Rwanda à l'âge de 14 ans, où il assiste, impassible, à l'exécution sommaire de génocidaires par fusillade. Son retrait se fait également sentir lors de sa présence au tribunal « *Gacaca* », où Claude expose la tragédie qu'il a vécue en se retrouvant face à face avec le Chat, le meurtrier de sa famille. Enfin, cette dynamique se répète lors de la commémoration annuelle du génocide, qui se tient chaque mois d'avril au Rwanda, où Eusébie témoigne de ses expériences pendant cette période sombre, tandis que les récits de guerre de ses parents dominent l'espace narratif.

Ainsi, l'auteur parvient à illustrer la complexité des témoignages et des mémoires qui s'entrelacent, révélant les tensions qui existent au sein de la société rwandaise post-génocide.

Une autre « *strate mémorielle* » (Robin, p. 332) se superpose avec une référence plus directe à la vie de Venancia, la mère de Milan, à travers les témoignages de sa grand-mère,

d'Eusébie, de Rosalie, et de Claude, qui se révèle être son oncle (le frère de sa mère issu d'une autre union). Ce processus de transmission de la mémoire intergénérationnelle est ici clairement illustré : l'expérience de Rosalie a profondément influencé Stella, et ce jeune homme a, à son tour, été marqué par les récits d'enfance relatifs au Rwanda et au Burundi, ainsi que par toutes les histoires recueillies par la jeune Stella.

Par ailleurs, le silence dans lequel la mère de Milan s'enferme chaque fois qu'il est question de son passé témoigne une fois de plus de la position d'ombre dans laquelle il se trouve. Depuis sa rencontre avec Claude à l'âge de 10 ans jusqu'à son âge adulte, son histoire personnelle demeure éclipsée par celle de ses aînés, de ses amis, et de ses connaissances, qui ont vécu des épisodes historiques graves dont il ne connaîtra probablement jamais l'équivalent.

Les récits que Rosalie narrait à l'ombre du Jacaranda, en kinyarwanda, illustrent parfaitement le processus de transmission de la mémoire d'une génération à l'autre. Ces récits montrent comment différentes strates mémorielles se superposent, permettant ainsi la coexistence, dans un même discours narratif, de multiples niveaux d'interprétation historique. On perçoit également la portée imaginative des récits, qui acquièrent une signification différente selon le rapport des personnages aux événements : celui de Rosalie, en tant que doyenne et gardienne de la mémoire, ainsi que ceux d'Eusébie, Stella et Venancia, est plus direct car il renvoie à leur passé et aux souvenirs qu'ils en conservent. En revanche, le vécu de Milan s'inscrit davantage dans un registre imaginaire.

Par ailleurs, compte tenu du caractère autofictionnel qui imprègne ce roman, et qui présente des similitudes avec son œuvre autobiographique *Petit pays*, il est possible d'affirmer que l'écriture remplit, pour Gaël Faye, une fonction singulière. D'une part, elle contribue au travail de mémoire en immortalisant des récits oraux qui risqueraient de sombrer dans l'oubli. D'autre part, cette écriture joue un rôle de résilience, permettant à l'auteur, en tant que membre de la troisième génération, de s'inscrire dans l'Histoire à travers son roman. Sa « petite histoire » ne demeure plus à l'ombre de celle de ses aînés, mais prend une place légitime à leurs côtés. Sur un plan plus personnel, l'écriture offre à l'auteur l'opportunité de revisiter certains événements traumatisants du passé de ses proches, événements qui ont indéniablement laissé une empreinte sur sa propre existence. Cette démarche permet ainsi de réconcilier les mémoires individuelles et collectives, tout en créant un espace pour la réflexion et la catharsis.

#### 4. Écriture et résilience : l'enjeu de la reconnaissance

*Jacaranda*, roman de Gaël Faye, a été publié huit ans après son œuvre autobiographique *Petit pays*, parue en 2016, pour laquelle il a été récompensé par le *Prix Renaudot* en 2024. Dans ce nouveau récit, l'auteur aborde de nouveau certains épisodes narrés dans *Petit pays*, mais cette fois sous l'angle de l'autofiction. À travers ses personnages, Faye enrichit le texte de détails supplémentaires et approfondit sa réflexion sur des périodes de sa vie précédemment obscures ou passées sous silence. Il corrige également certains éléments historiques, notamment en ce qui concerne le génocide rwandais de 1994, ainsi que le travail mémoriel des rescapés et les efforts de reconstruction qui ont suivi.

Le personnage de Milan présente de nombreux traits communs avec l'auteur lui-même. Tous deux ont grandi dans des familles où le silence prévalait. Pour comprendre leur histoire, ils se tournent vers l'écriture. Dans *Jacaranda*, Venancia, la mère de Milan, a occulté les années difficiles de sa vie au Rwanda, ainsi que son enfance et l'histoire de sa famille. Pour elle, sa vie se construit en France, où sa belle-famille la perçoit comme telle, tandis que dans son pays d'origine, elle est souvent vue comme une « *noire devenue blanche* ». C'est en grande partie en raison de ces silences et de ces mystères que Milan décide de retourner dans le pays de sa mère, en quête d'indices susceptibles de lui permettre de retracer des éléments de leurs vies respectives.

En entreprenant des recherches pour retracer le passé de sa mère, Milan cherche à rendre hommage à ses origines rwandaises, qu'il considère comme une part intégrante de son identité, malgré les réticences de sa mère. Bien que les relations familiales entre Milan et sa mère soient tumultueuses, le narrateur exprime le désir de découvrir certains aspects de son univers, notamment la nature de sa relation avec son passé ainsi que les motifs du conflit qui l'oppose à sa grand-mère.

Dans ce roman, le travail de mémoire prend une dimension profondément différente. Le narrateur n'adopte plus une position passive, où il se contente de se remémorer les récits de ses proches et amis. Au contraire, il s'engage activement dans des recherches pour mieux comprendre le passé de sa mère, de Claude et de son pays, et par extension, pour mieux appréhender sa propre identité. Il se décrit volontiers comme un « *muzungu* » en quête de ses racines et évoque avec passion les journées passées dans une pièce de la maison de Sartre, où se trouvaient des ouvrages et des vinyles datant du génocide. Ces objets avaient appartenu à des familles belges et françaises qui avaient dû fuir précipitamment lorsque la violence a éclaté.

Les investigations de Milan au Rwanda révèlent une aspiration profonde à établir un point d'ancrage qui lui permettrait de solidifier son identité et de donner un sens à son histoire personnelle. En effet, lorsqu'il confie à sa mère son souhait de retourner au Rwanda, elle exprime son désaccord, surtout lorsqu'il lui fait part de son projet d'écrire sur les tribunaux populaires, connus sous le nom de « *Gacaca* ». Cette réaction est d'autant plus significative que Milan demeure dans l'ignorance de nombreux aspects concernant sa mère et le pays qu'elle refuse d'évoquer depuis toujours, ou du moins, de ce dont il se souvient. Ainsi, sa quête d'identité et son désir de mieux comprendre ses racines prennent une dimension essentielle dans son parcours.

Ce que Milan recherche à travers ses investigations dans ce pays est désormais pleinement reconnu, il aspire à établir un point d'ancrage qui lui permette de renforcer son identité et de donner un sens à son histoire personnelle, ainsi qu'à celle de sa mère, de ses proches et de ses amis. En effet, il demeure largement ignorant de son héritage maternel et des souffrances que sa mère a endurées durant le génocide. Il est conscient des personnes disparues trop tôt et dans des conditions tragiques, des individus qui, sans ce travail de mémoire, risqueraient de sombrer à jamais dans les profondeurs de l'oubli et du déni. Cette quête d'identité ne se limite pas à la recherche de ses racines, mais s'étend également à la préservation de la mémoire collective des événements tragiques qui ont marqué son histoire familiale.

L'importance de cette œuvre réside principalement dans la relation que le personnage principal établit avec les personnes qu'il croise. Dans le cadre de la rédaction de son mémoire de fin d'études, il se rend sur les sites des génocides au Rwanda et s'inspire des déclarations ainsi que des nombreux récits de rescapés, mais aussi de ceux des auteurs de ces atrocités. Cependant, face à l'échec de son travail à susciter l'approbation des membres du jury, Milan adopte une nouvelle approche. Il décide de se concentrer sur les mémoires et les témoignages de Rosalie, en s'inspirant des recherches de Stella présentées à son école. Ce revirement est également motivé par une réflexion sur une question posée par l'un des examinateurs, qui lui avait demandé s'il avait des origines rwandaises, une interrogation qui semble avoir marqué Milan et influencé son travail.

Il est à noter que cette œuvre, bien qu'autofictionnelle selon les propres mots de Gaël Faye, reprend plusieurs éléments similaires à ceux de son autobiographie *Petit Pays*, publiée en 2016, à quelques exceptions près. L'auteur reste en effet profondément attaché à ses thèmes de prédilection, à savoir le pays de sa mère, l'Afrique et le Burundi. Bien qu'il ait cherché à se distancier de son premier roman, il demeure toutefois inconsciemment lié à ses racines, ce qui se manifeste dans son écriture. Cette continuité thématique témoigne d'une exploration persistante de son identité et de son héritage culturel, éléments qui sont au cœur de son parcours littéraire.

L'analyse de l'œuvre de Gaël Faye à travers le prisme de la post-mémoire met en lumière la relation intrinsèque entre l'écriture et la résilience. D'une part, dans *Jacaranda*, l'écriture se manifeste tantôt comme un outil de travail, tantôt comme un moyen de réminiscence, permettant ainsi une intériorisation défensive. L'auteur s'approprie les récits de divers personnages, tels que Claude, Sartre, Eusébie, Alfred le militaire à la retraite, ainsi que les témoignages de survivants, de familles de victimes et de génocidaires. Ces voix sont intégrées dans son processus de quête identitaire et de reconstruction personnelle.

D'autre part, cette démarche engendre une sorte de glissement qui rapproche l'œuvre de l'autobiographie. Faye ressent le besoin d'explorer des événements marquants liés au passé de ses parents, à l'histoire de son pays et à celle de ses aînés. Ce processus d'écriture témoigne d'une forme d'extériorisation curative : il apparaît que le succès et la reconnaissance obtenus par ses deux romans — notamment le premier, qui a reçu le *Prix du roman Fnac*, le *choix polonais* en octobre, le *Prix Goncourt des lycéens*, le *Prix du premier roman*, ainsi que le *Prix des étudiants France Culture* – Télérama en 2016 — ont conféré à Faye la confiance nécessaire pour s'exprimer plus librement. Ainsi, par le biais de l'évacuation d'images ou de récits traumatisants, l'auteur fait un pas de plus vers l'affirmation de sa voix.

## Conclusion

L'objectif de cet article est d'explorer comment le roman *Jacaranda* de Gaël Faye utilise l'autofiction comme un moyen de résilience et de prise de conscience. L'œuvre aborde l'histoire du Burundi et du Rwanda, en mettant en lumière le conflit ethnique qui oppose les Hutus et les Tutsis. Ce conflit interethnique a engendré une guerre civile qui a ravagé ces deux pays dans les années 1990, culminant avec le génocide au Rwanda, durant lequel des milliers de victimes innocentes, majoritairement issues de la population tutsi, ont perdu la vie en l'espace de trois mois.

Aujourd'hui, bien que le Rwanda et le Burundi vivent en relative paix, l'intérêt pour ce conflit interethnique semble diminuer sur la scène politique internationale. Cependant, la situation demeure précaire et loin d'être idéale. Depuis 2015, le Burundi est confronté à une crise socio-politique déclenchée par les mandats controversés de l'ancien président. Quant au Rwanda, bien qu'il ait connu un redressement économique significatif, les approches du gouvernement actuel vis-à-vis de son passé sont susceptibles d'être critiquées. Il apparaît que les besoins des survivants sont souvent négligés, et le passé est parfois mis de côté dans le but de favoriser la réconciliation nationale.

Avant le lancement du projet « *Le Rwanda : écrire pour le devoir de mémoire* » en 1998, il n'existait pratiquement aucune littérature traitant des événements de 1994. Depuis lors, un nombre croissant de textes a été publié, abordant les atrocités du génocide rwandais. Ces œuvres, rédigées soit par des auteurs francophones engagés dans ce projet, soit par des survivants du génocide, témoignent d'un effort collectif pour se souvenir et donner sens à une histoire marquée par la violence et la souffrance. Ce processus d'écriture constitue une étape essentielle dans la quête de résilience et de prise de conscience au sein de ces sociétés en reconstruction.

Pour sensibiliser le monde à la situation rwandaise et burundaise des années 1990, Gaël Faye a opté pour l'écriture d'un texte fictionnel qui explore l'expérience de la guerre à travers les perspectives des rescapés, des survivants et des auteurs de violence. Dans son roman, l'auteur retrace l'histoire du Burundi et du Rwanda, tant à travers des récits anciens que contemporains, en utilisant le personnage de Rosalie, qui incarne à la fois la doyenne et la gardienne de la mémoire collective. Ce récit se déploie à travers les phases de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge adulte d'un homme qui tente de renouer avec ses racines dans un pays dévasté par la guerre.

L'analyse du parcours du protagoniste révèle un voyage complexe, allant de sa première rencontre avec un membre de la famille de sa mère jusqu'à la découverte de la vérité derrière le mutisme de celle-ci, profondément marqué par les horreurs de la guerre et du génocide. Tout au long de son séjour au Rwanda, le personnage principal est confronté à l'impact dévastateur du passé, à la mort, et à la nécessité d'une reconstruction identitaire. Les événements traumatiques qui l'ont précédé ont laissé des cicatrices indélébiles sur ceux qu'il a côtoyés, y compris lui-même, bien qu'il n'ait jamais directement vécu ces atrocités, les connaissant uniquement par le biais des médias ou des commémorations. Cette dynamique souligne la manière dont les répercussions de la guerre s'étendent au-delà des témoins directs, touchant également ceux qui, comme le protagoniste, cherchent à comprendre et à se réapproprier une histoire empreinte de douleur et de résilience.

Les récits des survivants constituent ainsi le moteur d'un exercice créatif pour Gaël Faye, et l'écriture devient un moyen pour lui de témoigner de sa propre compréhension des années qui ont suivi la guerre. En ce sens, le roman peut être perçu comme un mémorial, illustrant ce nouveau rapport au passé qui caractérise notre époque contemporaine. Il ne se limite pas à être un «  *récit de récits de guerre* », mais révèle également les mécanismes de la transmission d'une mémoire intergénérationnelle.

Malgré la charge émotionnelle associée à certains événements décrits dans l'œuvre, Faye s'engage résolument dans un processus de mémoire qui est à la fois bénéfique et

réparateur sur le plan personnel, tout en étant utile pour les générations futures. Cette démarche soulève la question de savoir si elle témoigne de sa capacité de résilience. Quoiqu'il en soit, c'est à travers cette recherche de sens et de compréhension que se dessine la figure de l'écrivain, dont le rôle est désormais pleinement reconnu et affirmé. En agissant ainsi, **Faye ne se contente pas de raconter une histoire ; il participe à la construction d'une mémoire collective et à la réhabilitation d'un passé souvent douloureux, contribuant ainsi à la réflexion sur les enjeux de la mémoire et de l'identité dans un contexte de reconstruire.**

## Références

DOUBROVSKY, Serge (1977). *Fils*. Paris : Galilée.

FAYE, Gaël (2024). *Jacaranda*. Grasset.

— (2016). *Petit pays*. Grasset.

GASPARINI, Philippe (2008). *Autofiction. Une aventure du langage*. Paris : Seuil, Coll. Poétique.

HUBIER, Sébastien (2003). *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris : Armand Colin.

LECARME, Jacques et Eliane LECARME-TABONE (2004). *L'autobiographie*. Paris : Armand Colin.

## Pour citer cet article

Karima Salima BRAHIM, Fouzia BENAOUALI, « Réminiscences et résilience : L'écriture comme acte de mémoire dans *Jacaranda* de Gaël Faye », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 307-317.